

**LA CROIX**

# Quel avenir pour le catholicisme en France ?

Par Arnaud Bevilacqua et Christophe Henning, le 6/9/2021 à 07h23

**Lundi 6 septembre, les évêques de France entament les visites « ad limina » à Rome. Dans son dernier livre, l'historien Guillaume Cuchet pose la question de l'avenir du catholicisme en France après trois générations de « décrochage ». « La Croix » a choisi de le faire dialoguer avec Mgr Eric de Moulins-Beaufort, archevêque de Reims et président de la Conférence des évêques de France.**



- « L'Église est écoutée, mais est-elle entendue ? »

•

**Lundi 6 septembre, les évêques de France retrouvent le chemin de Rome. Les visites ad limina, interrompues en mars 2020 pour cause de pandémie, reprennent cet automne, permettant aux évêques de se rendre sur la tombe de saint Pierre et saint Paul. Ce pèlerinage est aussi l'occasion de rencontrer le pape et de rencontrer les différents échelons de l'administration vaticane. Avec des dossiers lourds à présenter : la chute de la pratique, le manque de vocations sacerdotales, l'échec dans les débats bioéthiques et la crise des abus sexuels qui va se cristalliser début octobre autour du rapport de la Commission indépendante sur les abus dans l'Église (Ciase).**

**De là à se demander si le catholicisme a encore un avenir en France ? C'est la question, audacieuse, que pose l'historien Guillaume Cuchet, dans un livre sorti ce 2 septembre et qui analyse deux siècles d'évolution du christianisme dans l'Hexagone. Si l'Église a connu des crises par le passé, n'atteint-elle pas un point de non-retour ? L'auteur pointe ce « décrochage » de trois générations successives. Et si la culture française reste imprégnée de son imposant héritage catholique, cela suffira-t-il pour inverser un jour la tendance profonde ?**

**Il fallait croiser les regards de l'universitaire et du président de la Conférence des évêques de France. À l'ombre de la cathédrale de Reims, s'est instauré un dialogue cordial et nourri. Si un demi-siècle d'histoire révèle une inexorable usure, l'Église devra rivaliser encore de créativité et de plasticité pour dessiner son avenir.**

**« L'Église est écoutée, mais est-elle entendue ? »**

**La chute de la pratique religieuse est-elle irrémédiable ? Le catholicisme peut-il**

## **trouver d'autres manières de rencontrer les fidèles ? L'historien Guillaume Cuchet et Mgr Eric de Moulins-Beaufort, archevêque de Reims, analysent les forces et les fragilités de l'Église en France et esquissent les évolutions à venir.**

***La Croix* : « Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ? », interroge Guillaume Cuchet dans son nouveau livre. Comment l'archevêque de Reims et président de la Conférence des évêques de France répond-il à cette question ?**

**Mgr Éric de Moulins-Beaufort : Longtemps, les catholiques français se sont vécus comme le grand nombre, comme la totalité, alors qu'être chrétien, c'est être choisi et appelé, un par un. Le rayonnement, la lumière à porter, l'action à mener ne sont pas proportionnés au nombre. La logique du peuple d'Israël est celle du « petit reste », mis à l'épreuve, raboté, affiné et qui est fidèle au nom de tous les autres. Notre défi est de vivre comme le Reste de Dieu tout en héritant d'un patrimoine considérable inscrit dans notre paysage et dans notre culture.**

**→ À LIRE. À Orléans, les premiers prêtres de la « génération Covid » bientôt ordonnés**

**Guillaume Cuchet : Le catholicisme français est en train de vivre un changement de format spectaculaire, qui n'est pas le premier de son histoire et qui n'est pas terminé, mais qui lui pose toute une série de problèmes nouveaux, *ad intra* (dans l'image qu'il a de lui-même) et *ad extra* (dans ses rapports avec la société). C'est aussi une question posée à chacun : se sent-on comtable de son avenir ?**

**É. M.-B. : J'aime cette réponse. Cela dépend de vous, de nous tous. Être catholique, cela peut se manifester par une foi très ardente, mais aussi savoir que d'autres me portent. C'est une**

**cordée au service les uns des autres. Fondamentalement, nous sommes chrétiens par choix de Dieu, de l'ordre de l'élection en termes bibliques. Cela ne s'explique pas complètement, même si des éléments sociologiques favorisent cette appartenance.**

**Le pape s'est inquiété récemment de la baisse de fréquentation des assemblées dominicales, estimant que le Covid avait accéléré le décrochage de la pratique. Qu'en est-il en France ?**

**G. C. : Il y aurait à ce jour 2 % des Français qui vont à la messe tous les dimanches. Dans les années 1950, le taux moyen était de 25 %, avec des variations de 0 à 100 dans les campagnes, sans équivalent ailleurs dans le monde. La pratique, au demeurant, n'a plus tout à fait le même sens culturel ou social. L'Église n'a plus les moyens de quadriller le territoire. L'unité de base du système n'est plus la commune mais le chef-lieu de canton, voire d'arrondissement : la pratique est devenue compliquée pour beaucoup. Le Covid n'a rien arrangé.**

**« La raréfaction du nombre de prêtres ne nous permet plus de desservir les paroisses telles qu'elles ont existé »**

**Mgr Éric de Moulins-Beaufort**

**É. M.-B. : Il est un peu tôt pour mesurer les effets de la pandémie. Un certain nombre de fidèles âgés qui ont du mal à entendre ou à voir ont découvert qu'ils participaient mieux à la messe par la télévision. D'autres, de tous âges, ont vérifié combien la messe leur était indispensable. Nous aurions pu donner plus de moyens concrets, pour une pratique domestique active, même devant un écran. Quant à la baisse de la pratique religieuse, il est clair que tous ne peuvent pas de manière égale tous les dimanches faire les kilomètres nécessaires.**

**Jusqu'où peut-on encore modifier le maillage territorial ?  
L'Église sera-t-elle urbaine ou rurale ?**

**G. C. : Dans les villes, il y a toujours assez de monde pour faire vivre une communauté, même réduite, alors qu'à la campagne, on peut descendre à zéro. L'avenir du catholicisme français sera donc sans doute urbain, mais il faudra quand même inventer des modes de présence intermittents dans les zones où l'Église n'a plus les moyens du quadrillage.**

**É. M.-B. : Faut-il vraiment un maillage territorial ? La situation est très différente selon les diocèses, mais la raréfaction du nombre de prêtres ne nous permet plus de desservir les paroisses telles qu'elles ont existé et le recours à des prêtres étrangers ne suffit pas. Nous devons prendre les moyens de rejoindre les habitants de nos régions sans attendre qu'ils viennent à nous. D'autre part, chacun peut sanctifier le Jour du Seigneur même s'il ne peut aller à la messe. Nous devons profiter des moyens variés de soutenir la vie chrétienne ; par exemple, j'admire les Ardennais qui, ayant du mal à avoir une vie paroissiale intense dans l'année, se rendent au pèlerinage de Lourdes alors que les gens des villes y participent peu.**

**Il n'y a guère qu'une centaine d'ordinations chaque année... Va-t-on vers une Église sans prêtres ?**

**É. M.-B. : Il nous faut rendre grâce pour les quelques vocations sacerdotales, chacune est un peu un miracle. Elles sont le don que Dieu nous fait pour que nous avancions. Il y a, dans le christianisme, une assez grande plasticité pour que nous puissions vivre dans une organisation différente et un rôle des prêtres renouvelé par rapport à ce que nous avons connu. Dieu nous conduit à vivre des dimensions de la vie ecclésiale auxquelles nous résistons peut-être encore.**

**→ ENQUÊTE. Ordinations : « Mon père, il était temps que vous arriviez »**

**G. C. : Il ne faut pas oublier qu'au début des années 1960 encore, les trois quarts des prêtres français étaient issus de**

**petits séminaires, c'est-à-dire que leur vocation avait été initialement discernée dans leur enfance dans un dialogue à trois entre eux, leur mère et Monsieur le curé, ce qui nous paraît bien exotique à distance !**

**É. M.-B. : J'ai découvert les prêtres issus des petits séminaires en arrivant à Reims. Cela a donné de très belles vies, différentes des vocations d'aujourd'hui. Nous sortons d'un monde où être prêtre était une possibilité parmi d'autres - et pas la plus dévalorisée -, alors qu'aujourd'hui, un jeune ne pense à entrer au séminaire qu'en ayant reçu une grâce très forte de Dieu.**

**Vus ses moyens en diminution, où l'Église peut-elle encore être présente ?**

**É. M.-B. : D'abord, nous n'allons pas désertier les lieux où nous sommes encore présents. Ensuite, puisque nous ne pouvons pas être présents partout tout le temps, nous devons l'être partout au moins de temps en temps. L'Église, d'ailleurs, n'est pas présente seulement à travers les prêtres et les institutions mais à travers des personnes. Comment accompagner et soutenir, ceux et celles qui, là où ils se trouvent, cherchent à vivre du Christ et en lui ? Des laïcs formés, nourris, soutenus, sont capables d'engagements de foi et d'actions au nom de leur foi.**

**→ COMPRENDRE. Place des laïcs, l'Église bousculée par le pape François**

**G. C. : Il y a encore pour l'Église des lieux de contact massif avec la société. Par exemple, l'enseignement catholique qui voit passer 40 % des enfants en comptant les allers et retours. Ou les obsèques religieuses, qui continuent de concerner 70 % des défunts, parce que la mort est la dernière chose qu'on lâche dans ce domaine, mais aussi parce que les gens qui meurent aujourd'hui ont encore souvent reçu une éducation religieuse.**

**Baptisés et enterrés à l'église, ils « bouclent la boucle », mais qu'en sera-t-il après eux ?**

**« S'il y a un domaine où le christianisme devrait avoir quelque chose à dire aux contemporains, c'est bien la mort »**

**Guillaume Cuchet, historien**

**É. M.-B. : Si les gens s'habituent à ce que la prière des funérailles soit présidée par un laïc, il faut quand même que les prêtres soient confrontés à la douleur des gens et accompagnent les personnes. Cela fait partie de notre ministère. Nous, prêtres, nous ne pouvons pas nous tenir à distance de la souffrance et de la peine des autres. Nous servons le Crucifié qui est la résurrection et la vie.**

**G. C. : Comme historien, je vois bien que l'accompagnement du deuil constitue une opportunité pour rétablir le contact. S'il y a un domaine où le christianisme devrait avoir quelque chose à dire aux contemporains, c'est bien la mort. Or les conditions de la mortalité ont beaucoup changé. Son déni, qui est une sorte de réflexe naturel de l'esprit humain, s'en trouve renforcé. Les générations s'éliminent tour à tour de façon presque mécanique passé 60 ans, ce qui est complètement nouveau.**

**L'Église est aussi exposée dans la société, voire décriée : parvient-elle encore à se faire entendre dans le débat public ?**

**É. M.-B. : On peut toujours trouver que les évêques ne parlent pas assez. Néanmoins, en France, les questions bioéthiques, par exemple, font encore débat, ce qui n'est pas le cas dans les pays qui nous entourent. Nous devons porter la contradiction face à ce qui peut paraître un rouleau compresseur de la société. L'histoire biblique est peuplée de prophètes et le sort du prophète est de ne pas être toujours écouté. Mais son cri soutient ceux qui essaient de vivre dans la lumière du Christ.**

→ **LES FAITS. Bioéthique : pour Mgr Éric de Moulins-Beaufort, « si la loi dit le droit, elle ne dit pas le bien »**

**G. C. : L'Église est écoutée mais est-elle entendue ? Cela dépend des sujets. Encore faudrait-il être bien sûr qu'elle ait sur chacun quelque chose de spécifique et de vraiment intéressant à dire.**

**É. M.-B. : Notre épreuve, aujourd'hui, c'est que, dans une société qui se préoccupe d'élargir toujours davantage le champ des possibles, nous avons le rôle ingrat de dire ce qui est bien ou pas. Or, nous ne pouvons pas en rester là : le cœur du christianisme n'est pas de dire ce qui est défendu mais d'annoncer à chacun que son histoire personnelle avec Dieu n'est jamais terminée, quoi qu'il ait fait.**

**L'Église est traversée par des courants divers, comment maintenir l'unité ?**

**É. M.-B. : Conduire dans l'unité est consubstantiel au rôle de l'évêque, du pape. Le rôle de l'évêque est précisément d'aider à grandir dans l'unité des femmes et des hommes divers. Les uns souhaitent la réaffirmation de la loi, de la norme ; les autres sont sensibles à l'ouverture, au risque d'oublier qu'il s'agit de se convertir. Nous devons tenir une ligne de crête. En termes théologiques et spirituels, nous sommes un petit nombre au service du bien et du salut de tous, et non pas une réserve d'Indiens fiers de l'être. Nous portons quelque chose de la totalité.**

→ **TRIBUNE. Motu proprio sur la liturgie : « L'Église n'est pas un archipel »**

**G. C. : Il y a toujours eu des divisions dans l'Église. C'est inévitable, même si un peu d'œcuménisme interne pourrait n'être pas inutile. On a parfois le sentiment que le déclin**



**général avive la conflictualité interne en son sein, comme si les catholiques tenaient absolument à se faire payer deux fois le prix de la sécularisation, une fois tous ensemble face à la société et une deuxième fois entre eux.**

**La Ciase s'apprête à remettre son rapport début octobre. C'est une étape importante de la lutte contre la pédocriminalité dans l'Église...**

**É. M.-B. : La crise des abus est un immense choc et une grande tristesse qui nous a frappés en plein cœur. Nous vivions dans l'idée que, quand même, nous étions des gens de bien. Certes, il y avait des prêtres caractériels, narcissiques, paresseux... mais les abus sont inqualifiables. L'Église n'a pas su faire face, par le passé, comme il convenait, parce qu'elle n'a pas su, collectivement, regarder la réalité, en particulier la douleur subie par les personnes victimes.. Nous devons désormais être conscients des fragilités toujours possibles et être lucides sur le type de relations que le sacerdoce crée entre le prêtre et les fidèles, relations qui peuvent facilement être déviées.**

**→ À LIRE. Abus sexuels : comment les responsables de congrégations se forment à la prévention**

**Après la crise des abus, quelle peut encore être l'image de l'Église ?**

**G. C. : Le travail de vérité est absolument nécessaire. Pour les victimes d'abord, bien sûr, mais aussi parce que ces révélations surviennent dans une société où beaucoup n'ont plus qu'une connaissance tout extérieure du clergé, ou pas de connaissance du tout, de sorte que le choc n'est pas compensé ou pondéré par des images plus positives et plus représentatives, issues d'une longue familiarité. Le masque de fer que la crise plaque sur le visage de l'Église est, dans un tel contexte, dévastateur.**

**On parle désormais des « nones », ces personnes qui ne se**

**reconnaissent dans aucune religion. L'Église peut-elle encore les rejoindre ?**

**G. C. : La montée des « nones » ou des « désaffiliés » chez les jeunes est une mutation majeure. C'est inédit dans les annales anthropologiques de l'humanité. Pour autant, les besoins de sens, de consolation et de ritualisation, qui faisaient le fond de l'ancienne demande religieuse, n'ont pas disparu, comme en témoigne l'intérêt de nos contemporains pour la « spiritualité », qu'ils opposent volontiers à la « religion », comme le bien au mal. Le catholicisme est un des acteurs de cette scène nouvelle où il devra faire la preuve de sa plus-value par rapport aux spiritualités ambiantes.**

**« L'Église n'a plus les moyens de l'ancien service public de la transcendance. À chacun dès lors de prendre ses responsabilités. »**

**Guillaume Cuchet, historien**

**É. M.-B. : Les gens sans religion ont recours à toutes sortes de morales jusqu'à l'épicurisme, le stoïcisme, ou encore à Spinoza, devenu un « père » de la pensée contemporaine. Comment vit-on une spiritualité dans un monde façonné par le culte des loisirs, la publicité, le matraquage des images qui ont pour but de faire de nous des consommateurs ? C'est un des enjeux anthropologiques des générations à venir : les êtres humains sont capables d'une intériorité consciente, mais ni la télévision ni les réseaux sociaux ni la publicité ne les y mènent.**

**La France redevient-elle une terre de mission ?**

**G. C. : Je suis frappé par le fait que s'il n'y a plus que 2 % de pratiquants dans ce pays, il y a encore 50 % de Français qui se disent catholiques dans les enquêtes et les trois quarts qui considèrent que la France est un pays de « culture chrétienne ». Il y a donc des réserves importantes de catholicisme mais elles**

**diminuent rapidement. L'Église n'a plus les moyens de l'ancien service public de la transcendance. À chacun dès lors de prendre ses responsabilités. Parce qu'il s'agit bien de notre histoire en définitive, et pas uniquement celle du clergé. Le risque est que l'Église devienne trop exclusivement une petite élite de *happy few* très motivés. Pour les sociologues, le propre des églises, à la différence des sectes, est de s'accommoder de positions spirituelles très variées qui permettent à chacun d'avoir une histoire, quitte à passer son tour si l'on n'a pas su trouver le chemin de la foi, sans l'empêcher de renaître à la génération suivante. Si ce ne peut pas être l'unique horizon de l'Église, ce serait bien dans le génie du catholicisme de contribuer à réintroduire ce sens de la durée, de la tradition, des vivants et des morts, si menacé dans notre société.**

**Les évêques en visite « ad limina » à Rome**

► **« Il s'agit d'abord d'un pèlerinage sur les tombeaux de saint Paul et Saint Pierre avec, à cette occasion, une rencontre avec le pape », précise Mgr de Moulins-Beaufort. À côté de cette démarche spirituelle, les évêques rencontrent les responsables des différents dicastères.**

► **Avant de se rendre à Rome, chaque évêque doit préparer un « rapport quinquennal » sur les forces et les faiblesses de son diocèse, document envoyé avant sa visite au Vatican.**

► **Lundi 9 mars 2020, un premier groupe de 31 évêques entamait les visites « ad limina » de l'épiscopat français. Les autres évêques ont dû suspendre leur déplacement prévu en mars et avril en raison du Covid.**

► **Trois groupes se rendront successivement à Rome courant septembre. Du 6 au 11 septembre, les provinces de Marseille, Montpellier, Toulouse et Églises orientales. Du 20 au 25 septembre, le diocèse aux Armées et les provinces de Paris, Clermont et Lyon. Du 27 septembre au 2 octobre, les provinces**

**de Lille, Reims, Besançon, Strasbourg, Dijon.**

## **« La demande de sens n'a pas disparu »**

*Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?*

**de Guillaume Cuchet**

*Seuil, 250 p., 21 €*

**Les causes de la désaffection des fidèles sont multiples. La pratique dominicale et sacramentelle restant, aux yeux de Guillaume Cuchet, un élément de référence, il pose la question de manière volontairement provocatrice : « *Le catholicisme a-t-il encore de l'avenir en France ?* » L'historien porte son regard analytique sur plusieurs générations. Force est de constater que celle qui décroche dans les années 1960 entraîne au moins les deux suivantes dans sa chute. Ainsi, ces baby-boomers pourraient être les derniers à recourir aux funérailles religieuses, ultime référence de masse du catholicisme après la désaffection des baptêmes, mariages religieux et vocations sacerdotales. Pour autant, une quête spirituelle mêlée d'une sorte d'ascèse - comme la pratique du running ou de la méditation - n'a pas disparu. L'historien y voit la trace d'une histoire post-religieuse. Mais comment l'Église peut-elle aller encore au-devant de la société, alors même que son « *devenir minoritaire* » génère une identité forte qui porte en elle un risque de fermeture ? C'est, souligne l'historien, le fort attachement français aux origines catholiques qui peut permettre un retour en grâce. Loin de désespérer, Guillaume Cuchet confie encore : « *La culture religieuse peut survivre à l'extinction des croyances et des pratiques qui la fondent, provisoirement, mais pas indéfiniment.* »**

Arnaud Bevilacqua et Christophe Henning

